



L'ESPRIT  
DES  
JOURNAUX.

---

*COURS d'Etude pour l'Instruction du Prince  
de Parme , &c. Par M. l'Abbé DE  
CONDILLAC , 16 Volumes in-8vo.*

DEUXIEME EXTRAIT.

*Tomes V , VI , VII , VIII , IX , X.*

**D**ONNER à son auguste Eleve une idée des Peuples dont il seroit honteux de n'avoir aucune connoissance ; tracer à ses yeux la suite des révolutions ; lui montrer les gouvernemens dans leur principe , leurs progrès , leur décadence , & l'accoutumer à voir les effets dans leurs causes : tels sont les objets que M. l'Abbé de Condillac a eu en vue en composant pour le Prince de Parme , une introduction à l'étude de l'Histoire , tant ancienne que moderne.

Les six Volumes dont nous allons nous

#### 4 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

occuper sont consacrés à la première. L'Auteur a divisé ses leçons élémentaires en XVII Livres, & le cinquième Tome en renferme deux : le premier présente cinq Périodes, dont la première est celle des tems antérieurs au déluge : la seconde commence à cette fameuse époque, & finit à la vocation d'Abraham : la 3<sup>e</sup>. s'étend depuis la vocation de ce Patriarche, jusqu'à la Loi écrite : la 4<sup>e</sup>. qui commence à cette dernière époque, se termine à l'établissement de la Royauté chez les Hébreux, ou à celui de l'Archontat perpétuel chez les Athéniens : Enfin, la 5<sup>e</sup>. Période comprend l'intervalle qui s'est écoulé entre cet établissement & celui de l'archontat annuel. M. de Condillac parle aussi dans ce premier Livre, des Loix de Dracon & de Solon, ainsi que des révolutions de l'Asie, avant la guerre que les Grecs soutinrent contre les Perses. Le deuxième contient l'Histoire abrégée de la Grèce, depuis les expéditions des armées de Darius & de Xercès dans cette Contrée, jusqu'à la conquête qu'en firent les Romains. L'Auteur entremêle ces notices, supérieurement écrites, de morceaux de raisonnement très judicieux, tels que des observations concernant l'art de conjecturer dans l'étude de l'Histoire ; des conjectures, 1<sup>o</sup>. sur la puissance des premières Monarchies & sur les progrès de la population ; 2<sup>o</sup> sur les peuples sauvages ; 3<sup>o</sup>. sur les premiers gouvernemens ; 4<sup>o</sup>. sur le culte religieux des anciens Peuples ; des considérations sur les Perses & sur les Grecs, &c. &c. C'est

à quelques-uns de ces morceaux que nous allons nous attacher dans cet Extrait, plutôt qu'à des faits que personne n'est censé ignorer.

Examinons d'abord avec M. l'Abbé de Condillac les regles auxquelles doivent être assujetties les conjectures dans l'étude de l'Histoire. Quiconque fait réfléchir, est conduit par la connoissance des causes à celle des effets, & par la connoissance des effets à celle des causes. Il jugera donc des tems antérieurs, quand il connoitra les effets; & lorsqu'il connoitra les causes, il jugera des tems postérieurs. Les causes & les effets sont des données d'après lesquelles il pourra corriger les erreurs même des Historiens.

Tous les hommes se ressemblent par l'organisation, par la maniere de sentir, & par les besoins de premiere nécessité. De-là résulte un caractère général, qui influe sur tout ce qui leur arrive. Ce caractère est le même par-tout; & conséquemment, il tend à produire par-tout les mêmes effets. Il faut le regarder comme la premiere cause des événemens.

Ce caractère général est différemment modifié par les *circonstances*, c'est-à-dire, par le climat, la nature du gouvernement, le progrès des arts & des sciences. On ne peut plus déterminer les divers caractères qui doivent se former. Ils sont néanmoins la seconde cause des événemens; & comme ils varient de peuple en peuple & de siècle en siècle, ils causent des révolutions différentes suivant les tems & les lieux.

## 6 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Enfin, la troisieme cause comprend tous les *hasards*, c'est-à-dire, tout ce qui étant une suite d'un ordre général que nous ne pénétrons pas, ne peut-être deviné, & n'est connu qu'autant que nous le voyons, ou que nous l'apprenons de ceux qui en ont été témoins.

Dans les commencemens, le caractere général a dû avoir la principale influence, & produire à peu-près par-tout des effets semblables. Mais, à mesure que les hommes se sont répandus sur la terre, il s'est formé des nations séparées, qui, en raison des lieux qu'elles habitoient, se sont accoutumées à diverses manieres de vivre, & dont les caracteres ont été d'autant plus différens, qu'il y a eu moins de communication entr'elles. Cependant le commerce, qui s'établit ensuite, porte chez plusieurs les mêmes arts, les mêmes mœurs: elles se rapprochent, elles s'imitent, & different tous les jours moins. C'est ainsi qu'après un certain nombre de révolutions, les choses finissent, à quelques égards, comme elles ont commencé.

Ces considerations prouvent combien il est difficile de porter la lumiere dans l'Histoire: la critique, suivant la remarque de l'Auteur, ne fait souvent que répandre des doutes; elle est plus propre à détruire l'erreur qu'à découvrir la vérité. Pour se bien conduire dans de pareilles recherches, il faut se tenir en garde contre les hypotheses des Ecrivains, sur-tout lorsqu'on s'apperçoit qu'ils les imaginent dans la vue d'appuyer des systêmes qu'ils ont adop-

tes trop légèrement. Les hypothèses sont de peu de poids, quand elles portent sur la ressemblance de quelques noms, sur de petites circonstances qu'on borne à un seul lieu & à un seul tems, quoiqu'elles aient pu se répéter bien des fois; sur des calculs qui laissent échapper plusieurs considérations essentielles; sur des traditions vagues, ou sur des faits dont on n'a qu'une connoissance peu exacte.

Après avoir pris ces précautions, très-propres à garantir de bien des erreurs, on observera le peuple dont on lira l'Histoire; on examinera ses besoins, sa manière de vivre, ses mœurs, les lieux qu'il a habités, & les tems où il s'est fait connoître. Ce sont là les choses dont il est le plus facile de s'assurer; il en reste des traces jusques dans les traditions les plus confuses. Enfin, on remarquera les faits qui sont hors de doute, & l'on rejettera tous ceux avec lesquels il ne sera pas possible de les concilier. Quelquefois il n'en faudra observer qu'un seul pour détruire bien des erreurs, & on le trouvera dans l'Historien même qui se trompe, ou qui veut tromper. Alors on pourra se permettre des conjectures, parce qu'elles seront indiquées par les circonstances de tems & de lieu; par le caractère des peuples, & par des faits indubitables.

En parlant des premiers gouvernemens; M. de Condillac remarque que dans les commencemens, il n'y avoit ni Rois ni Nations, mais des familles, dont le pere étoit le chef.

présente, parce qu'on a été long-tems avant de penser à faire des conquêtes. Les Rois étoient trop foibles pour former de grandes entreprises; & s'ils en avoient projeté, leurs sujets seroient difficilement entrés dans leurs vues: ils avoient d'autres besoins.

Ne pouvant subsister qu'autant qu'ils changeoient continuellement de lieu, les peuples pasteurs faisoient souvent, sans doute, des incursions dans les pays cultivés. S'il ne leur étoit pas possible de s'en rendre maîtres, ils pouvoient au moins les piller, & dans les commencemens, ils n'avoient pas d'autre objet. Après plusieurs guerres de cette espece, les Sociétés civiles ayant éprouvé qu'elles ne pouvoient pas défendre leur récolte contre des irruptions subites, consentirent à payer un tribut pour n'être plus exposées au pillage; & de la sorte, le chef d'un peuple pasteur put avoir des Rois tributaires dans toutes les Provinces qu'il parcouroit, & conséquemment, dans des lieux fort éloignés les uns des autres.

Ces tributs devoient naturellement se multiplier. Ce fut assez d'en payer à un chef; pour être forcé d'en payer à plusieurs. Les sociétés civiles se trouverent donc hors d'état de satisfaire à tous leurs engagements; & les guerres qu'elles avoient cru éviter, recommencerent plus vivement que jamais. Voilà l'époque des conquêtes. Un peuple cultivateur est vaincu, exterminé ou réduit en esclavage; & les vainqueurs s'établissent dans le pays qu'ils ont conquis.

## 10 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

L'Auteur conjecture donc que les peuples pasteurs ont été les premiers conquérans. Tels en effet paroissent avoir été les peuples qui conquièrent une partie de l'Égypte dans le cours de la seconde période. Mais ces conquérans, une fois fixés, se contentoient d'étendre leur domination sur les peuples voisins. Ils n'imaginoient pas de traverser de vastes déserts pour subjuguier des nations éloignées; ou si, comme Codorlahomor, ils voulurent en exiger le tribut qu'ils leur avoient autrefois imposé, ils éprouverent des obstacles, qui dûrent les dégoûter de pareilles entreprises.

Il n'étoit pas même facile dans ce tems, de conserver sous sa domination les peuples voisins qu'on avoit subjugués. Toujours prêts à secouer un joug auquel ils n'étoient pas accoutumés, ils n'attendoient que le moment de *pouvoir* s'y soustraire; & l'on ne *pouvoit* pas les assujettir, comme on *pouvoit* les vaincre: on eût été obligé d'avoir toujours sur pied des troupes soudoyées, d'élever des places fortes; & au défaut de ces moyens, il auroit fallu une politique bien adroite & bien supérieure à des tems où l'art de gouverner étoit tout-à-fait ignoré. Les grandes Monarchies sont l'ouvrage de plusieurs siècles.

Dans l'impuissance de retenir les peuples sous le joug, il devoit arriver, & il arriva en effet, que les conquérans les plus ambitieux ne portèrent leurs armes au loin que dans la vue de piller & de détruire. Ils dé-

vastioient tout sur leur passage : ils exterminoient les nations ; ils ne laissoient la vie que pour donner des fers ; & , sans avoir reculé leurs frontieres , ils revenoient avec du butin & des esclaves. » Vous voyez , disoit M. l'Abbé de Condillac au Prince de Parme , que les premieres monarchies sont bien éloignées de cette grandeur qui éblouit aujourd'hui les peuples ; & qui malheureusement éblouit aussi quelquefois les Monarques. »

Voici quelles furent , suivant lui , les causes de la puissance des Grecs , & de la foiblesse des Perses. Depuis l'incendie de Sardes par les Athéniens jusqu'à la paix de Cimon , il s'écoula plus de 50 ans. Dans cet intervalle , les Grecs , parce qu'ils sont unis , forment une puissance formidable ; & les avantages qu'ils remportent , paroissent à peine croyables. C'est qu'un Empire est puissant par la maniere dont il est gouverné , plutôt que par le nombre des Provinces. En Grece , les peuples étoient libres : chaque Ville , à l'abri des vexations , jouissoit des ses biens , comme de sa liberté. Le mérite seul élevoit aux emplois , & le talent au commandement. Voilà pourquoi Athenes , qui proscriit les grands hommes , en retrouve toujours. Elle les craint ; mais elle les considere , & son estime les reproduit.

Dans un Empire formé , comme la Perse , d'un débris de Provinces , les peuples , affervis par la terreur , se font une habitude de la servitude. Accoutumés aux vexations , ils les

## 12 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

souffrent comme des fléaux nécessaires. Ils ne sont pas citoyens : il n'y a point de patrie pour eux ; ou du moins, ils n'ont point d'intérêt commun avec des maîtres qui ne connoissent eux-mêmes que leur intérêt. Sans ame, sans émulation, ce sont des membres morts d'un corps vaste & mal organisé. Il ne faut donc pas s'étonner si leurs armées sont sans Généraux, sans courage & sans force.

Le *Grand Roi* (c'est ainsi qu'on nomme le Roi de Perse) n'étoit grand que par le faste qui l'enveloppoit ; & la grandeur des courtisans, qui se prosternoient devant lui, dépendoit uniquement de leur adresse à tirer à eux quelques lambeaux de ce faste, & à s'en couvrir. Un Aristide, parmi eux, eût été sans considération. Ils ne sentoient pas le besoin d'acquérir des talens & des vertus, & ils n'en acquéroient pas : il leur suffisoit de plaire pour s'élever, & il étoit facile de plaire à un Prince d'ordinaire sans discernement. Le Monarque stupide les croyoit propres à tout, parce qu'ils avoient l'honneur d'approcher de sa personne. Il ne savoit pas que si l'art d'amuser peut s'apprendre à la Cour, où l'étiquette semble avoir fait un art de l'ennui, les talens utiles ne se cultivent que loin du Trône. Il donnoit sa confiance, il la retiroit, il ne savoit à qui la laisser. On abusoit continuellement de sa faiblesse : l'intrigue dispoit de toutes les places : le Généralat même n'étoit pas toujours une marque de faveur : souvent c'étoit seulement un moyen pour éloigner un courtisan aimable.

ble, redoutable à ses rivaux, & qui, à la tête des armées, n'étoit rien moins que formidable.

On lira, sans doute, avec plaisir, le parallèle judicieux & piquant que fait notre Auteur, du courage de Démosthène & de celui d'Alexandre. Démosthène, dit-il, lâche dans les combats, se donne la mort, & Alexandre la voit arriver avec frayeur, lui qui tant de fois l'a affrontée avec témérité. Tous deux avoient donc du courage; mais ni l'un ni l'autre n'étoit véritablement courageux: car il y a de la pusillanimité à craindre, comme Alexandre, un mal inévitable; & il y a de la lâcheté à fuir, comme Démosthène, un danger où l'on s'est exposé par choix, & où l'on a entraîné les autres.

Alexandre étoit plutôt hardi & téméraire que courageux. Sa hardiesse fut l'effet du sentiment de sa supériorité dans l'art militaire, & sa témérité fut celui de ses premiers succès. Le desir de ce qu'il appelloit la gloire, donna sur-tout un grand effort à son ame. On fait ce qu'il dit dans une occasion: *Qu'il m'en coûte, Athéniens, pour être loué de vous!* Voilà les motifs qui le soutenoient dans les dangers; mais contre la mort, les louanges des Athéniens, ses succès, ses talens ne pouvoient rien, & il fut effrayé.

Dans la Tribune, Démosthène a la hardiesse de dire au Peuple des vérités capables de le soulever contre lui. D'abord le sentiment de sa supériorité la lui donne: bientôt

## 74 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ses succès l'augmentent : enfin , l'ambition de gouverner l'aveugle sur les dangers qu'il court. Mais dans un combat , il sent sa foiblesse & il fuit , cependant la mort n'est pas ce qu'il craint le plus : il se tue pour ne pas tomber dans les mains d'un ennemi.

Le vrai courage est une confiance éclairée que rien ne trouble. Alexandre ne craint pas des périls semblables à ceux qu'il a surmontés , & qu'il se flatte de surmonter encore : il craint la mort , qu'il n'a jamais envisagée de sang-froid , & dont il semble qu'il croyoit se garantir , quand il vouloit passer pour un Dieu. Démosthene n'eut pas fui , s'il se fût senti les talens d'un Capitaine , comme il se sentoit ceux d'un Orateur : au contraire , il eut affronté l'ennemi , comme il affrontoit le peuple.

Le tome sixieme renferme les IIIe. & IVe. Livres de l'*Introduction à l'étude de l'Histoire ancienne*. Il s'agit dans l'un , des opinions des anciens en général , & en particulier , de celles des Chaldéens , des Egyptiens , des Perses , des Indiens , des Scythes , & des Celtes ; des Poëtes Grecs avant & après la guerre de Troye ; des sept sages ; des Sectes Ionique , Italique , ou Pythagorique , Eléatique ; de Socrate , & de quelques Sectes formées par des Disciples de ce Philosophe ; de Platon , des Académiciens , d'Aristote , des Pyrrhoniens ou Sceptiques , de Zenon ou des Stoïciens , & d'Epicure. Ce IIIe. Livre presente encore des considérations , 1<sup>o</sup>. sur les causes qui rendent les progrès de

l'esprit humain plus rapides & plus grands dans quelques genres, & au contraire, plus lents & plus foibles dans quelques autres; 2°. Sur la maniere dont les connoissances humaines ont été distribuées en plusieurs classes; 3°. Sur le bonheur, & les opinions des Philosophes à ce sujet; 4°. Sur la façon dont les anciens ont raisonné; 5°. Sur l'influence réciproque des langues & des opinions, &c. Le IVe. a pour objet les jeux de la Grece, les principales révolutions du Peuple Juif; les usages ou conventions faciles qui ont tenu lieu de loix; les loix positives, & particulièrement celles qui constituent l'essence de chaque Gouvernement; le despotisme des anciennes Monarchies; la loi d'opinion; les réglemens de police; le droit public; les loix naturelles, & la législation en général.

Forcés de choisir entre cette multitude d'objets, & de nous borner à un petit nombre d'articles, nous ferons connoître ce que pense M. l'Abbé de Condillac sur le bonheur, sur l'influence mutuelle des langues & des opinions, & sur la législation.

On distingue communément deux sortes de plaisirs: ceux de l'ame & ceux du corps. Mais, quoiqu'au premier coup-d'œil, cette distinction paroisse naturelle, l'Auteur remarque, avec raison, qu'elle n'offre pas des idées bien précises. Les plaisirs n'appartiennent qu'à ce qui sent: il n'y en a donc point pour le corps. Tous sont l'effet de quelque mouvement dans les organes; & ce mouvement se

## 16 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

passé dans les organes extérieurs, ou dans les organes intérieurs. Lorsque le mouvement se fait dans les organes extérieurs, on a dit : *le plaisir appartient au corps*. Lorsqu'il se fait dans les organes intérieurs, on a dit : *le plaisir appartient à l'ame*. Il est évident que si, dans l'un de ces cas, il appartenait au corps, il lui appartiendrait dans les deux. Une distinction aussi mal faite, a occasionné une multitude de mauvais raisonnemens. Voici les idées, beaucoup plus exactes, de M. de Condillac, sur cette manière.

Tout ce que nous pouvons remarquer en nous, n'est, dans le principe, que différentes manières de sentir. C'est de la sensation, diversement modifiée, que naissent toutes nos idées, tous nos plaisirs, toutes nos facultés. A mesure qu'elle se développe, notre *moi* se développe avec elle ; il s'étend, pour ainsi dire, & les sentimens agréables se multiplient. Les uns se bornent à ce qui se passe en nous, quand la sensation est uniquement déterminée par l'action des objets sur les sens : l'Auteur les nomme *plaisirs de sensation*. Les autres, qu'il appelle *plaisirs de réflexion*, s'étendent à toute la faculté de sentir ; ils l'occupent toute entière ; ils sont dans l'exercice de toutes les facultés. Il n'est point de sentiment agréable qu'on ne puisse rapporter à l'une de ces deux classes. Quand Thémistocle arrive aux jeux, le spectacle qui s'offre à lui n'est d'abord qu'un plaisir de sensation. Mais lorsqu'il remarque tous les regards qui se tour-

nent sur lui, Salamine se retrace à sa mémoire; il voit l'amour des Grecs, la considération de l'Étranger, son nom porté d'un pôle à l'autre, & transmis à la postérité la plus reculée. Il semble que les sentimens de toute cette multitude qui l'environne, viennent se réunir en lui avec la promptitude du coup-d'œil qui les exprime. Ce plaisir de réflexion est, sans doute, le plus délicieux; & c'est uniquement parce qu'il remue l'ame toute entière, au lieu que l'autre ne fait que l'effleurer.

Après avoir établi cette distinction, M. l'Abbé de Condillac examine la manière dont l'homme est déterminé à rechercher toujours quelque plaisir. Il observe d'abord, que le besoin n'est que la privation d'une chose que nous jugeons, ou que nous sentons au moins confusément nous être nécessaires; qu'il est accompagné d'un malaise ou d'une inquiétude qui détermine les facultés de l'ame & du corps vers un objet, & que c'est par ce moyen que les desirs & les passions naissent. Il distingue ensuite les besoins en *besoins de sensation* & *besoins de réflexion*. Le malaise que ceux-là nous font éprouver, dit-il, paroît se renfermer dans un organe: tel est le sentiment de la faim. Au contraire, l'inquiétude, qui accompagne les autres, semble remuer toutes les facultés, se répandre par-tout avec l'ame, & remplir toute la capacité du corps. Tel est l'amour de la considération dans une ame forte & courageuse. Ce malaise, cette inquiétude sont une peine, un commencement de douleur. Que

## 18 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

ces sentimens durent, ils deviennent des tourmens, des chagrins cruels, qui peuvent conduire au tombeau. C'est déjà un bien que de dissiper ce malaise. Mais la jouissance de l'objet qu'on a désiré, y ajoute un nouveau bien, des sentimens agréables; sentimens qui ont plus de vivacité, à proportion qu'ils appartiennent plus à la réflexion qu'à la sensation. Régulus affronte une mort certaine; il périt dans les tourmens. Cependant, il a joui quelques jours de la gloire, & ces jours sont plus délicieux pour lui qu'une plus longue vie, où il eût toujours senti le besoin de cette gloire, sans jamais le satisfaire. Voilà le bonheur. En effet, on est heureux toutes les fois qu'on chasse un besoin par des sentimens agréables; & quand ce besoin a été le plus grand, quand les sentimens ont été les plus vifs, que reste-t-il à désirer? On a suffisamment vécu. Les positions comme celle de Régulus, ne sont pas communes. Mais, quelles que soient les circonstances où nous nous trouvons, il est certain que nous sommes plus ou moins heureux, toutes les fois que nous avons des sentimens agréables. Ainsi le bonheur suppose des besoins & des moyens pour les satisfaire. Avec des besoins qui ne peuvent être satisfaits, on est malheureux; on le seroit encore dans une abondance qui, prévenant tous nos besoins, ne nous laisseroit pas le tems de les sentir. C'est donc dans le passage alternatif des besoins sentis à la jouissance, & de la jouissance à d'autres besoins sentis pour jouir encore,

que M. de Condillac fait judicieusement confister tout le bonheur auquel nous pouvons prétendre.

On se rappelle que, dans son traité de Grammaire, l'Auteur a considéré les langues comme autant de méthodes analytiques. Il ne sauroit peut-être que cette considération pour faire comprendre l'influence réciproque des langues sur notre façon de penser, & de notre façon de penser sur les langues. C'est aux méthodes, observe M. l'Abbé de Condillac, que notre esprit doit ses progrès en tout genre: notre langue influe donc sur notre façon de penser, & lui donne de la clarté & de la précision, à proportion qu'elle en a davantage elle-même. C'est notre esprit qui invente & qui perfectionne les méthodes. Il influe donc sur notre langue, & lui rend de la clarté & de la précision, à proportion qu'il en est devenu plus capable. En un mot, il en est des langues comme de toutes les méthodes analytiques, qui sont à la fois l'ouvrage du génie qui les invente, & un secours qu'il se procure.

M. de Condillac a cru que son élève pourroit aisément se former une idée générale de la Législation, s'il lui faisoit observer celles des Grecs. Les citoyens d'une Ville Grecque, dit-il, ayant pour maxime qu'ils étoient tous égaux, la difficulté qu'ils avoient à se donner des loix, consistoit à trouver une subordination qui maintint l'ordre, & qui néanmoins conservât l'égalité. Leurs premières tentatives à cet égard furent des méprises. Il en naquit des

abus ; & ces abus à corriger devinrent des difficultés plus grandes que celles qu'on croyoit avoir vaincues. Les difficultés croissoient d'autant plus, que le caractère du peuple est de ne voir la nécessité d'un changement, que lorsque les maux sont à leur comble. Il tient à ses usages par habitude, par une liberté mal-entendue, & souvent par les abus même qui en naissent. Tour-à-tour il aime les désordres, & il en est effrayé. Il résiste à l'autorité, & il cede à la séduction. Parce qu'il a été trompé, il refuse sa confiance ; & il l'abandonne, parce qu'il ne fait pas la donner. Enfin, dans son inquiétude, il fait des loix, il les défait, il s'agit sans pouvoir se rendre compte de ce qu'il veut. On voit les Grecs occupés à concilier deux choses incompatibles, la Société civile & une liberté illimitée. On les voit s'obstiner à vouloir ramener tous les citoyens à une égalité chimérique, & chercher, en quelque sorte, cette égalité jusques dans l'anarchie. Cependant ces désordres ont un terme. Car si la multitude brave témérairement les maux dont elle n'est encore que menacée, elle s'abat lâchement sous ceux qu'elle éprouve. Voilà le moment propre à lui faire subir le joug des loix. C'est un animal féroce : il faut saisir le tems de son sommeil pour l'enchaîner. Dans les grands Empires, tels que ceux d'Asie, le sommeil est une léthargie d'où le peuple ne sort plus. Au contraire, dans les petites Monarchies, telles que celles de la Grece, ce n'est qu'un assoupissement

d'où le peuple sort comme en sursaut, & les troubles recommencent avec son réveil. Heureusement les lumières naissent du choc des factions. Alors les meilleurs esprits s'occupent des choses du Gouvernement. On fait des projets, on les propose, on les discute. Le peuple, avide de nouveautés, essaie de tout: l'expérience lui montre les avantages & les inconvéniens de tout ce qu'il essaie; & plus il s'éclaire, plus il soupire après de meilleures loix. Il ne reste plus qu'à trouver un Législateur. Il paroît enfin. C'est un homme qui s'est acquis de la considération dans la paix & dans la guerre. Son zèle, son intégrité, ses lumières sont reconnus. Toute sa conduite prouve son amour pour le bien public, & tous les citoyens mettent en lui leur confiance. Voyant, en quelque sorte, dans le présent le passé & l'avenir, cet homme démêle les causes des abus qui subsistent; & il découvre dans ces abus les mauvais effets dont ils peuvent être le principe. Il considère qu'avant lui l'on n'a pas saisi les circonstances favorables, ou que, les ayant mal saisies, on a tout changé sans rien corriger. Eclairé par les fautes où l'on est tombé, il ne se contente pas de parer à quelques inconvéniens, il remonte à la source des désordres; il projette une réforme générale, assez courageux pour l'entreprendre, assez sage pour employer les moyens convenables, assez respecté pour ne trouver que des obstacles qu'il peut vaincre. Tels ont été tous les Législateurs Grecs; il n'en est aucun qui n'ait

## 22 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

regardé l'égalité comme la loi fondamentale de toute Société civile. Mais l'Auteur fait voir par l'exemple de Solon, que le Législateur est contraint de se borner aux loix dont le succès est assuré par le caractère des citoyens, & par les circonstances où ils se trouvent. Ce dernier fait que les choses ont un cours qu'aucune puissance humaine ne peut arrêter. Il retarde ce cours, il le règle, autant qu'il peut. Mais les dignes qu'il lui oppose, seront tôt ou tard rompues. Les Etats sont des machines que les circonstances font mouvoir. Les circonstances sont donc les forces que le Législateur doit appliquer ou du moins diriger. Quoiqu'il reconnoisse que chaque citoyen est libre, ou plutôt, parce qu'il veut assurer la liberté de chaque citoyen, il regarde le corps de la Société comme un automate qui ne se meut que par une force supérieure. Dans cette vue, il se propose moins de conduire des êtres raisonnables, que de forcer des animaux qui n'ont que des passions.

L'Auteur, dans les tomes VII, VIII, IX, & X, achève d'esquisser, d'un crayon rapide, mais sûr, le tableau des anciens Etats : on y trouve les élémens de l'Histoire Romaine & des considérations sur les progrès de la Religion Chrétienne dans les trois premiers siècles.

Nous allons extraire de ces deux articles quelques-uns des morceaux qui nous ont paru les plus propres à intéresser nos Lecteurs; & telle est d'abord la comparaison que fait M. de Condillac, des Romains & des Cartha-

ginois : bornons-nous aux principaux traits de ce parallele , qui ne perdra peut-être pas à être rapproché de celui qu'on trouve dans les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains & de leur décadence.*

Lorsqu'on remonte à l'origine des établissemens , on voit que le premier droit est celui du premier occupant. Ce fut ainsi que les Carthaginois eurent d'abord l'empire de la mer. Ils le dûrent , soit à l'ignorance , soit à l'impuissance des autres peuples. En un mot , ils l'occupèrent les premiers. Ce fut une raison de la rapidité de leurs progrès ; mais cette facilité ne leur apprit pas à surmonter des obstacles , & en cela , ils furent mal servis par les circonstances.

Les Romains , au contraire , toujours arrêtés , s'élevent lentement. Ils font dans la nécessité de perfectionner l'Art militaire , de vaincre par la conduite autant que par les armes , & de penser aux moyens de s'attacher les vaincus.

Aristote a regardé le Gouvernement de Carthage comme un des plus parfaits. Il se fondeoit sur ce que jusqu'à son tems , aucun tyran n'avoit opprimé la liberté de cette République , & qu'il ne s'y étoit même élevé aucune sédition considérable. Mais notre Auteur soupçonne qu'on pourroit attribuer aux circonstances seules ce que le Philosophe Grec attribue à la sagesse du Gouvernement.

Rome , dit-il ensuite , ayant été bâtie dans l'intérieur du continent , il falloit à ses ci-

royens des champs ou du butin. Il étoit donc naturel que la Loi Agraire devint un sujet de diffensions, & que, pour obtenir des terres, le peuple tentât de se rendre maître du Gouvernement.

Transportons les Romains sur une des côtes d'Italie; donnons-leur un port de mer, des vaisseaux, un fond de richesses. Supposons encore que c'est une Colonie d'hommes industrieux, laborieux, & qui ont appris le commerce dans leur première patrie. Il est certain que, dans cette position, ils seront commerçans. Ceux qui n'auront point de terres à cultiver, ne sentiront pas le besoin d'en avoir. Ils monteront sur les vaisseaux; ils vivront des arts introduits par la navigation & par le commerce. Voilà précisément ce qu'a été Carthage dès sa fondation. Un Carthaginois, sans avoir des terres, avoit donc de quoi subsister: il pouvoit même s'enrichir. Or, le peuple se borne aux choses qui sont à sa portée, & il faudroit les lui enlever, pour lui faire ambitionner quelque chose au delà.

Le Sénat, composé de Commerçans, avoit besoin des pauvres. Intéressé à favoriser leur industrie, il ne pouvoit pas leur enlever leur subsistance, comme à Rome les Patriciens l'enlevoient aux Plébéiens; & le peuple, content de jouir des fruits de son travail, ne songeoit pas à remuer, parce qu'il ne sentoit pas le besoin de se gouverner lui-même. Il n'étoit pas d'ailleurs assez désœuvré pour s'occuper sur la place des affaires du Gouvernement.

Il n'est donc pas bien sûr que la tranquillité dont Carthage a joui pendant quelque tems, ait été l'ouvrage des loix.

A Rome, l'objet de la guerre étoit le même pour tous les citoyens : ils vouloient être libres & dominer : c'étoit leur unique ambition. Par-là les succès étoient communs, ainsi que les revers ; & ceux-ci réunissoient mieux toutes les forces ; car la liberté qu'ils mençoient faisoit sentir la nécessité d'agir de concert.

A Carthage le commerce étoit le principal objet de la guerre : on n'y prenoit les armes que pour le conserver, ou pour l'étendre. Or, les avantages qu'il produisoit, ne pouvoient pas être égaux pour tous les citoyens : il y avoit encore une plus grande disproportion dans les pertes, qui étoient la suite des revers. En pareil cas, plus d'intérêt commun ; tout, au contraire, répandoit la division & le trouble.

Rome n'avoit dans ses armées, que des citoyens, ou des alliés qui s'intéressoient au succès de ses expéditions. Il n'en étoit pas de même de Carthage. Commerçante par sa nature, elle trouvoit peu de soldats parmi ses citoyens. A la vérité, elle entretenoit un corps de troupes nationales ; mais il étoit si peu considérable, qu'on ne pouvoit le regarder que comme une école. Elle tiroit sa Cavalerie de Numidie, ses frondeurs des Isles Baléares, son infanterie d'Espagne, d'Italie, des Gaules, de la Grece. Elle avoit l'avantage de

faire combattre tous les peuples pour ses propres intérêts ; ses défaites lui coûtoient peu de citoyens , & le commerce réparoit les pertes qu'elle faisoit. Mais cet avantage n'étoit pas solide ; il n'en résultoit qu'une puissance empruntée , & Rome étoit puissante par elle-même.

Carthage jugeoit avantageux pour elle que ses armées fussent composées de nations qu'elle supposoit pouvoir difficilement concerter une révolte générale , parce qu'elle parloient des Langues différentes. C'étoit une erreur comme le remarque très-bien M. l'Abbé de Condillac. Toutes les fois que des soldats seront mécontents , ils s'entendront en quelque sorte sans se parler. D'ailleurs , ajoute-t-il , pour se flatter de vaincre avec de pareilles troupes , il faudroit qu'elles fussent commandées par des Généraux d'un mérite bien rare , ou qu'elles n'eussent jamais à combattre contre des Gélons , des Timoléons , des Agathocles , & des Romains.

Voici comment l'Auteur dépeint César & Pompée. Le premier , issu d'une famille des plus anciennes , forma de bonne heure , le projet d'affujettir sa patrie , & se fit un plan dont il parut ne jamais s'écarter ; n'allant que par degrés à la domination , préparant les circonstances , ou , lorsqu'il ne les avoit pas prévues les saisissant , comme s'il les eût fait naître. Il reçut de la nature une valeur à toute épreuve , une ame élevée , un esprit vaste , une éloquence forte & persuasive , & tous les avan-

tages de la figure. Parfaitement bienfait, il avoit de la noblesse dans le maintien, des graces dans ses mouvemens, & dans toutes ses manieres un air d'affabilité qui lui gaignoit les cœurs. Il avoit, en un mot, toutes les qualités aimables ; mais les mœurs de son siècle lui en donnerent tous les vices, il ne respecta rien ; & quoiqu'il ne fût pas cruel par caractère, il étoit prêt à l'être par politique, si la cruauté eût pu contribuer à son élévation.

Il semble que Pompée ait moins eu le mérite de faire de grandes choses, que le bonheur de venir à propos pour recueillir des succès. Il avançoit dans la route qui s'ouvroit devant lui. Il s'arrêta, lorsqu'il ne lui restoit qu'un pas à faire ; & ne pouvant prendre sur lui d'usurper une autorité que le peuple ne lui offroit pas, il parut borner son ambition à n'avoir point d'égal. On louoit son désintéressement. Il n'étoit ni avide ni prodigue. Il avoit des mœurs irréprochables. Humain, généreux, il pardonnoit facilement les injures : il se réconcilioit de bonne foi, & il paroissoit avoir de l'éloignement à s'engager dans des entreprises qui l'auroient forcé à commettre des violences. Avec ce caractère, il ne pouvoit pas avoir les vices qui donnent de l'audace ; & c'est ce qui a garanti Rome du joug qu'il auroit pu lui imposer. Il ambitionnoit le commandement ; mais dans le commandement il cherchoit moins la puissance que l'éclat ; & comme il eût voulu tout obtenir,

des suffrages du peuple, il ne lui restoit plus que l'intrigue pour devenir le maître de la République. Peut-être le seroit-il devenu, si, de son tems, il ne se fût pas trouvé un homme capable d'aller à la tyrannie à force ouverte.

M. de Condillac fait sur l'urbanité Romaine & sur l'élégance Françoisé des observations dont on ne sera pas fâché de trouver ici une partie. Rome s'appelloit par excellence *Urbs*, la Ville; & c'est delà qu'est dérivé le mot *Urbanitas*. Or, comme la Langue se polissoit dans le tems où les mœurs restoient encore grossières, ce terme n'a d'abord exprimé que le don de joindre à la pureté du langage les graces de la prononciation; de parler & de prononcer comme on parloit & prononçoit à la Ville.

A mesure que les mœurs se polirent, l'acception de ce même mot s'étendit, & l'urbanité se remarqua, non-seulement dans le langage, mais encore dans le geste, dans le ton, dans les manieres, dans l'extérieur de toute la personne, enfin dans tout ce qu'on jugeoit pouvoir contribuer à l'agrément. L'urbanité est donc une chose qui a varié, & sur laquelle les Romains même n'ont pu s'accorder en aucun tems. Comment auroient-ils déterminé la notion qu'ils s'en formoient, & dans laquelle chacun, suivant son état, faisoit entrer divers accessoires? Il en est de l'urbanité comme de ce que nous appellons *le ton de la bonne compagnie*. Il ne nous est

donc pas possible de nous en former une idée exacte : aussi l'Auteur se contente-t-il de l'examiner dans ses causes. A cet effet, il distingue le Peuple, les Grands & les Gens-de-Lettres; trois classes de Citoyens qui devoient produire trois sortes d'urbanité bien différentes. Il se représente dans les manières du peuple quelque chose de fier, de grossier & de féroce. Ce caractère ne pouvoit manquer d'être l'effet d'un Empire acquis par des guerres non-interrompues, & célèbre par une longue suite de triomphes. D'ailleurs, la grossièreté étoit entretenue par les farces, qui excluoient la bonne Comédie, comme la férocité l'étoit par les combats des Gladiateurs.

On remarque qu'en général les Grands, qui par le rang se trouvent placés dans la première classe des Citoyens, se placent eux-mêmes dans la dernière par les sentimens qu'ils montrent; & l'on a dit à ce sujet, que les extrémités se touchent. Cette observation, dit M. de Condillac, n'a, nulle part, été plus vraie qu'à Rome. En effet, étoit-il possible de vivre au milieu du peuple, de n'être occupé qu'à lui plaire, de ne goûter que les jeux dont il s'amusoit, & de n'en pas prendre les manières plus ou moins ?

Ce n'est pas cependant que l'Auteur prétende qu'à Rome les Grands ne différaient en rien du peuple : il veut dire seulement qu'ils lui ressembloient à bien des égards. D'ailleurs, se trouvant par état dans des circonstances différentes, il falloit nécessairement qu'ils con-

tractassent des habitudes particulières. Ce sont eux qui les premiers ont cultivé les Lettres. Or, ceux qui s'y sont appliqués avec fruit, ont dû être les modèles de la vraie urbanité. Dans les meilleures familles on avoit l'attention de confier d'abord les enfans aux esclaves les plus instruits, & de les envoyer ensuite en Grece pour achever leurs études. On leur apprenoit à lire avec goût les meilleurs Ecrivains, à penser, à s'exprimer comme eux : on les formoit aux exercices de toute espèce, on les accoutumoit aux fatigues : enfin, on semoit dans leur ame les connoissances qui devoient les préparer à remplir un jour toutes les charges de la République. Ainsi, parmi les Romains les Lettres, la Guerre, le Barréau, le Sacerdoce sembloient être à peine des professions différentes. Le même homme passoit successivement par toutes les Magistratures, & ne paroissoit étranger dans aucune. Transporté de charge en charge, il s'étudioit à prendre, suivant les circonstances, les habitudes qui lui assuroient des succès. Par-là, son caractère se formoit des meilleures qualités qu'il avoit acquises dans différentes positions, & qui, se tempérant mutuellement, ne pouvoient manquer de produire l'effet le plus agréable. Telle étoit l'urbanité, que nous ne saurions appercevoir en elle-même.

M. l'Abbé de Condillac examine ensuite, avec la même sagacité, l'élégance Française dans ses causes. Quand on considère séparément, dit-il, les Gens-de-Lettres & les hom-

mes désœuvrés, on remarque dans les premiers de la solidité, mais en même tems, un air emprunté qui les fait paroître étrangers, dès qu'ils sortent de leur cabinet. On ne trouve au contraire, dans les autres que des manières frivoles; mais elles sont accompagnées de graces, parce que le desir de plaire en doit donner à des personnes qui ne s'amusent qu'autant qu'elles commercent ensemble.

Quelque distance qu'il y ait entre ces deux classes, elles sont les plus faites pour se rapprocher. Les Gens-de-Lettres trouvent par intervalles une distraction agréable dans les manières légères de ceux qui n'ont que des graces en partage; & les personnes désœuvrées, dont la curiosité se réveille quelquefois, sentent aussi par intervalles le besoin de la satisfaire, lorsqu'il leur suffit pour cela d'écouter. Ils se cherchent donc les uns les autres; de sorte qu'insensiblement les premiers parviennent à badiner avec légèreté, & les seconds à penser solidement. Telle est la vraie & l'unique source de l'élégance François. D'après ces réflexions judicieuses, l'Auteur conjecture que notre élégance a plus de frivolité que de solidité; que l'urbanité Romaine avoit plus de solidité que de frivolité, & que l'atticisme alloit à-peu-près également ces deux choses.

Rien de plus juste, ni de mieux exprimé que les remarques de M. de Condillac sur la piété. « Vous ne sauriez être trop pieux, disoit-il à son auguste Eleve; mais si votre piété n'est pas éclairée, vous oublierez vos devoirs,

## 32 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

23 pour ne vous occuper que de petites prati-  
 24 ques ; parce que la priere est nécessaire,  
 25 vous croirez devoir toujours prier ; & ne  
 26 considérant pas que la vraie dévotion con-  
 27 siste à remplir d'abord votre état, il ne  
 28 tiendra pas à vous que vous ne viviez  
 29 dans votre Cour comme dans un cloître.  
 30 Les hypocrites se multiplieront autour de  
 31 vous. Les Moines sortiront de leurs cel-  
 32 lules ; les Prêtres quitteront le service de  
 33 l'Autel pour venir s'édifier à la vue de vos  
 34 saintes œuvres. Prince aveugle ! vous ne  
 35 sentirez pas combien leur conduite est en  
 36 contradiction avec leur langage : vous ne  
 37 remarquerez pas seulement que les hommes  
 38 qui vous louent d'être toujours au pied  
 39 des Autels, oublient eux-mêmes que leur  
 40 devoir est d'y être. Vous prendrez insensibi-  
 41 blement leur place, pour leur céder la vô-  
 42 tre, vous prierez continuellement, & vous  
 43 croirez faire votre salut ; ils cesseront de  
 44 prier, & vous croirez qu'ils font le leur.  
 45 Etrange contradiction, qui pervertit les Mi-  
 46 nistres de l'Eglise, pour donner de mau-  
 47 vais Ministres à l'Etat !

Il y a peu d'ouvrages plus philosophiques ;  
 plus pleins, mieux faits que celui-ci : dans  
 le Journal prochain nous ferons connoître les  
 derniers Volumes, qui ont pour objet l'His-  
 toire moderne.

*(Journal Encyclopédique ; Gazette Universelle de  
 Littérature.)*